

Infidèle et solidaire

André Major

Volume 50, numéro 1 (279), février 2008

Québécois, encore un effort...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34672ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (2008). Infidèle et solidaire. *Liberté*, 50(1), 31–34.

Infidèle et solidaire

André Major

Le thème que *Liberté* nous propose, je voulais y réfléchir en toute sérénité, sans complaisance dans la vénération ou dans la cruauté; je voulais en parlant de ce *nous* tantôt honni, tantôt brandi comme un étendard, recourir à la nuance sans laquelle nulle pensée ne peut aspirer à la vérité. Mais j'ai commis l'erreur de devenir un téléspectateur assidu des séances de la Commission Bouchard-Taylor diffusées en soirée par le Réseau de l'information, et j'avoue avoir succombé à mon tour à l'envie de «laisser sortir le méchant», selon l'expression québécoise hélas trop populaire. Mais, si le citoyen dit ordinaire peut le faire sans risquer d'être rappelé à l'ordre à moins de sombrer dans l'antisémitisme grossier, l'intellectuel ne saurait se payer impunément une crise de nerfs sur la place publique, fût-ce pour mettre en question l'information biaisée dont certains médias nous abreuvant jusqu'à plus soif.

Il n'a suffi que de quelques accommodements jugés déraisonnables et d'une assez frauduleuse dramatisation médiatique pour que le Renard accule le Lion à créer cette Commission et que le clan de la Loutre reprenne le flambeau fumeux de l'affirmation identitaire, sans compter cet amendement à la Charte québécoise des droits proposé par le Conseil du statut de la femme, amendement qui fera prévaloir l'égalité entre les sexes sur tous les autres droits. Et dire que c'est le code de vie d'Hérouxville, dont on s'est d'abord moqué, au centre comme à gauche de l'échiquier politique, qui a provoqué ce branle-bas pour sauver la nation d'une dérive suicidaire dont nous ne semblons pas avoir conscience jusqu'alors. Mais nous avons encore un mal fou à définir ce précieux héritage collectif qu'on nous aurait légué avec le mandat de le sauvegarder, comme s'il constituait un patrimoine intangible (car «au pays du Québec rien ne doit changer»). La plupart des porte-parole de la nation qui sont intervenus au cours des séances de la fameuse Commission s'entendent pour dire qu'on ne doit

tolérer aucune dérogation, même symbolique, au dogme de l'égalité entre les sexes — de la lapidation des femmes à l'excision, en passant par le port du voile, symbole supposé de la sujétion des musulmanes —, et faire respecter la langue commune — le québécois standard recommandé par nos linguistes patentés. Les purs et durs exigent, comme complément à ce programme, qu'on rétablisse le catholicisme dans les institutions publiques.

On n'oubliera pas de sitôt l'analyse du prélat de Québec selon qui le taux élevé des suicides et des divorces, tout comme notre hostilité à l'égard des autres communautés, provient du vide spirituel qui nous accable depuis que notre sainte Mère l'Église n'occupe plus la place prépondérante qui a trop longtemps été la sienne. Pour contrer une imminente croisade islamique, il nous faudrait renoncer à une laïcité encore balbutiante et affirmer haut et fort une catholicité sans laquelle nous ne serions pas nous-mêmes. Le Québécois athée souffrirait d'une carence identitaire en n'étant pas fidèle à la foi qui l'aurait trempé, la langue ne suffisant pas, à elle seule, à témoigner de son authenticité. Je me souviens encore du malaise que je percevais chez des amis incroyants quand je leur disais, il y a plus de trente ans, que nous n'avions pas fait baptiser notre fille. De la même manière, les partisans d'une langue prétendument québécoise mettaient en doute l'authenticité de quiconque se réclamait de cette langue française qu'ils considéraient, eux, comme un héritage postcolonial. Ces postfrancophones n'ont plus besoin d'argumenter, la pratique générale leur donnant entière satisfaction là-dessus. Même et surtout chez les professionnels de la communication, on se sent *inconfortable avec* une langue qui exige une sensibilité et une rigueur auxquelles on n'a guère envie de consentir. Car, à y regarder d'un peu plus près, cette langue que nous reprochons au capitaine finlandais de notre club de hockey de ne pas bien parler, nous la traitons comme une va-nu-pieds, nous l'envoyons promener à tout bout de champ, en prétendant parler chinois ou polonais, faute de trouver le mot juste. Quand on pense que même la Loutre est tombée dans le piège de la démagogie en réclamant du hockeyeur finlandais qu'il partage avec nous notre poutine linguistique. Il est vrai que, s'il aspire à devenir un

jour citoyen québécois, il lui faudra passer avec succès l'examen de français, qu'on ne corrigera peut-être pas avec la générosité dont on fait preuve à l'égard des futurs professeurs de français.

Le repli — pour ne pas dire la régression — dans une identité aussi réductrice que celle qu'on nous offre serait donc la seule réponse possible à la prétendue crise des valeurs qui éclate, après avoir couvé sous les braises de la Révolution tranquille — bel oxymoron, soit dit en passant. On sent, derrière la virulence de cet élan communautariste, quelque chose de forcé, tenant plus du ressentiment que d'une véritable humiliation. On dirait qu'un fond de culpabilité alimente cette aigreur, cette mesquinerie même, quand on entonne l'air de la fierté collective. Un Québécois serait donc un catholique plus ou moins pratiquant¹ parlant le québécois standard et farouchement attaché à la primauté de l'égalité entre les sexes. Ce Québécois fidèle à son héritage ne se reconnaîtrait d'autre solidarité qu'avec ses semblables, ceux qui adoptent sans réserve ses valeurs légendaires, en exigeant des autres — des Amérindiens comme des immigrants de longue ou de fraîche date — qu'ils assimilent cet héritage-là en devenant aussi invisibles que possible. Un décret adopté unanimement par l'Assemblée nationale devrait sanctionner cette normalisation culturelle. Ce serait si réconfortant de voir tout le monde emmitoufflé dans la laine de nos moutons. Mais il faut s'attendre à ce qu'il y ait des résistances, même chez des enfants de notre terroir, à la pesanteur de cet héritage qu'on prétend nous léguer au nom d'un passé tronqué et d'un avenir un peu inquiétant.

Que je sois un infidèle ne m'empêche pas de demeurer un indépendantiste qui ne renie rien de ce qu'il doit à ses aïeux d'origines diverses, les uns comme les autres occupés à survivre, et naturellement solidaires des survivants qui constituaient avec eux une sorte de tiers-monde, dans les trous perdus du Québec, de l'Ouest canadien et des Petit Québec ou Petit Canada où ils avaient trouvé refuge. Infidèle à un héritage embourgeoisé, je ne le serai jamais à la mémoire de ces déshérités ni à la solidarité

1. On croirait voir là un retour inconscient à la pensée du monarchiste et nationaliste Charles Maurras, qui, bien qu'incroyant, se réclamait d'un catholicisme indissociable de la latinité et de la francité.

dont ils étaient tributaires. Cette solidarité, si elle s'exerce d'abord avec nos proches, ne devrait jamais être assujettie à des conditions en s'élargissant. Je vis depuis plus de trente ans dans un quartier pluriethnique de Montréal où des femmes vont voilées au marché, où des odeurs de cuisine moyen-orientales me poursuivent parfois tout au long de mes déambulations, et une seule fois j'ai éprouvé un certain malaise en croisant une femme enfermée dans sa burka. Cette rencontre ne m'a pas fait plaisir, pas plus que la prière à l'hôtel de ville de Saguenay, pas plus que le béret adéquiste que porte Victor-Lévy Beaulieu au lieu du chapeau qui, sans doute, lui faisait un peu d'ombre.

Et, si je suis fier de quelque chose, c'est de ne pas hurler avec les loups. Je préfère la compagnie de ceux qui chantent, comme Vigneault, que «tous les humains sont de ma race». Car le discours actuel laisse entendre que, devenu majoritaire, le peuple québécois ne fera pas de cadeaux à ses minorités, comme on l'a vu ailleurs, comme on le voit encore. Il suffisait d'entendre le héros d'Hérouxville affirmer que l'indépendance nous permettrait de disposer de la Charte des droits selon notre bon vouloir. Et ce bon vouloir risquerait d'être tout sauf bon. La crainte de disparaître, on peut la comprendre, mais pas l'ignorance de l'autre ni l'intolérance. Qui disait qu'à une religion s'oppose toujours une autre religion? À voir tant de gens s'émouvoir des signes extérieurs des autres religions, on a l'impression qu'ils en sont réduits à implorer le p'tit Jésus de ressusciter pour renvoyer Mahomet dans son désert. Qu'il y ait plus de fidèles dans les mosquées que dans nos nombreuses églises, c'est peut-être frustrant, mais cela témoigne de la tiédeur de nos croyants, bien plus que d'un prétendu fanatisme musulman. Si je n'étais pas infidèle, je prierais pour que nos catholiques intransigeants, indépendantistes ou pas, mettent en pratique, s'ils en sont encore capables, les vertus dont ils se réclament. Ce n'est pas d'eux, en tout cas, que je me sens solidaire. Non plus que du Renard, du Lion et de la Loutre.